

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Corps de métier

Mathieu Bergeron

Number 300, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69439ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, M. (2013). Corps de métier. *Liberté*, (300), 64–65.

Où les fonctions biologiques
retrouvent leur vraie nature : dégueulasse.

CORPS DE MÉTIER

MATHIEU BERGERON

Chatte de Pieuvre

Chatte de Pieuvre est pas belle-belle mais *aujourd'hui* est laide. Pas étonnant, pareille enseigne. Garantie de courts-circuits récessifs dans le barbelé du génome, la pauvre chose pend à une branche basse et pourrie.

Aye Chatte de Pieuvre, tu sais pourquoi qu'on t'appelle Chatte de Pieuvre?

Le premier à parler agissait rageusement son tromblon. Il avait son genre de tromblon dans la main. Dans sa main qui tremblait, le tromblon était un objet qu'il aurait voulu puissant. Qu'on se le tienne pour dit, c'était plus comme un aspirateur qu'un lance-quoi-que-ce-soit. Le tromblon c'est juste une idée des mots durs qu'il projetait : des mots caillouteux aux idées croches. Il appelait ça son tromblon quand même, mais ça servait à la récolte des crossenettes – à détecter les crossenettes prêtes et à les ramasser sans les abîmer trop.

Chatte de Pieuvre était une experte à ce jeu. De beaucoup elle était la représentante la plus efficace de son corps de métier.

Appelle-la pas Chatte de Pieuvre dans sa face.

Le contremaître s'est craché dans la main et s'est beurré la fourche avec, pour conjurer le mauvais sort. Le contremaître aurait besoin de ses lunettes pour trouver ses lunettes, c'est un trou rentré par en dedans, un o osseux et assourdi timbré sous sa chape de bourrelets. Il colle au cul de Chatte de Pieuvre qui capote dans sa membrane.

Appelle-la pas Chatte de Pieuvre. Tu sais que ça porte à cracher pour rien. Rappelle-toi l'autre, j'oublie son nom, qui gueulait Chatte de Pieuvre, Chatte de Pieuvre, viens voir, j'en ai une grosse au bout de ma perche à crossenettes. Paf, sa face fendue dans le sens du recul, l'odeur avec.

Sur ces entrefaites son tromblon a pété dans face de l'interpellé. Une crossenette pas prête, par manque d'attention, a craché et l'outil lui a pété dans face. La face a plus bougé, prise

en photo pliée en deux comme une vedette de films pas propres. Ça s'est mis à sentir la viande à voyager dans le temps. Tout le monde a sacré son camp.

Chatte de Pieuvre est allée se recueillir sans dédommagement parce que la cause de son nom était restée en travers de la mort de Chapeau, le deuxième ramasseur de crossenettes à payer pour. Le contremaître a dit qu'il verrait pour demain, qu'il ramassait rien parce que sinon il shiftait vers le rouge.

Chatte de Pieuvre s'est mise à brailler et à chasser avec ses tentacules les oiseaux venus picosser ses larmes.

Chatte de Pieuvre s'est mise à crier et s'est rentré les bras dans gueule et s'est vissée en dedans d'elle, elle s'est passé les doigts dans sa place noire préférée. Là c'est silence comme dans l'appartement du contremaître, récemment bulldozé par les diesels du divorce.

C'est noir comme d'encre, il y a une belle porte blanche de dessinée. Une grande porte lumineuse conduit *ailleurs*. Quand elle se sera calmée, Chatte de Pieuvre s'en sortira et ses deux gars seront vivants – vont être là tout le temps – et elle aura toujours des bonnes jobs.

En attendant c'est dégueulasse mais c'est ça.

Faire l'Affaire

Faire l'Affaire ne pense à rien en frelatant sa première crotte. Café, Faire l'Affaire, café, clope et journal, aussi bien le dire. Il se le rappelle pour être bien certain de pouvoir, un délégué entiché de pouvoir, un attaché sans tache. Le monde à Faire l'Affaire est plein de choses dures à digérer.

Faire l'Affaire s'entoure de cotes et sent la taupe furtivement s'approcher du guichet pour un dépôt douteux.

Pour chaque pratique curieuse il y a de curieux praticiens, pense Faire l'Affaire distrait dans ses entreprises. Ceux qu'on

appelle des taupes, par exemple. Ceux qu'on écrase ont la manie de revenir à la vie. Pour être honnête, chaque fois sous une forme un peu plus dure à cuire et à avaler. Ce qui t'a tué ne peut plus te faire de mal, paraît-il. Mais l'immunité façonne ces hommes monstrueux, mutilés, qui se rassemblent en congrumes pour parler de choses que personne n'a jamais vues : quand on les voit on meurt souvent soi-même, croyez-en Faire l'Affaire.

Il estime en être à sa cinquième mort et lisant le journal accroupi se sent fier de sa feuille de route.

L'incertitude au sujet du nombre vient du fait que Faire l'Affaire pense être mort parfois sans s'en apercevoir. Il fume à thorax fendre et court quand même tous les jours au boulot. Il va courir tantôt. Certainement une crise cardiaque fatale l'aura fauché dans son sommeil. Une d'éliminée. Faire l'Affaire peut se le permettre.

Le journal ne titre rien qui vaille côté caca. Ça va être une journée chargée.

Passons au déjeuner.

De là Faire l'Affaire prévoit mourir de plus en plus souvent, pour un temps. Il va donner un grand coup, sanguinaire à crédit. Il va se laisser complètement faire. Le poison, l'escalier, la noyade, la flamme, par exemple, l'escorteront bientôt dans son quotidien déformé. Leur voisinage ou même le port des conséquences à la lumière du jour ne poseront plus aucun risque pour Faire l'Affaire. Il aura gagné sa vie.

La profession n'a qu'à bien se tenir. Faire l'Affaire commence sa journée constipé.

La Claquette

Entre ta tête et sa trique, La Claquette glisse un gros paperback procédural plein de protocoles mous, faits pour n'absorber rien du tapage mais au moins cacher la face et empêcher que ça laisse des marques. Il tape et tape dans le code écrit par le grand Chezpasqui qui contient les règles qu'il a du mal à se rappeler. La mémoire c'est pas son fort. C'est pas grave, les élytres de La Claquette grichent comme le papier calque d'un gazou. Les chiffres distingués dans la friture par La Claquette ont sur lui l'effet d'une commande et le voilà qui reprend du tue-mouche.

Bruits d'hélicoptère.

La Claquette rase les poubelles avec une lame désabillée, il a la garde de nos enfants qui grelottent et assume en sifflant ce rôle de guilt-trip communautaire. La Claquette a ça dans le sang.

Parce qu'en fonction il est toujours seul, séparé du monde par le Code dans lequel il tape et tape la larme à l'œil,

par sympathie mal placée.

La Claquette n'offre que rarement prise à la dramatisation. C'est un mauvais investissement. C'est une idée mal dégrossie, mais suivons-le à la maison où l'on verra La Claquette faire un homme de lui : La Claquette qui paie ses comptes ; La Claquette qui pète en découpant la tarte ; La Claquette qui prend du relief par-dessus sa femme.

C'est supposé nous rassurer ?

Prologue, suite et fin

Aussi s'automutilent-ils en sifflant des comptines. Ils ont des morts de plus en plus exotiques et ils compilent sur les morts possibles des données épatantes. On sait ici que la chose qui lumine frappe sans bruit, la nuit venue, quand on est seul et réveillé.

La nourriture est devenue immangeable, quel triste sort. On ouvre toute grande la bouche et on n'en peut plus. On sait tout ça depuis hier prime. L'ensemble marche comme une série de suggestions. Notre façon bien à nous de gérer la présence. C'est par des associations maîtrisées qu'on a dessiné l'espace de portée.

Sont-ils programmés en partie pour se reproduire d'eux-mêmes ? Comme ils sont beaux !

Cosmos leur fait classer les choses en ordre de grandeur : on a fait en sorte que son rappel constant encourage la pratique. Terreur leur fait pomper du gaz et décatiser la matière organique. Ça encourage la synthèse de l'engrais. C'est une grande planète que nous avons là, une soute chauffante où l'univers peut enfin domper son bagage.

Ils arrivent par d'autres commandes à bâcher la hideur, la ponte incube alors. Vlan vlan vlan à grands coups dans la machine, la missive s'écrit, at ta ag ca gc gc gc ding ! Le bruit est depuis hors de leur contrôle, mais sa présence leur fait tenir la pose et sentir la vie dont ils gonflent leur personnage.

« Nous ne comprenons rien – je parle en termes de masse calculable. Nous cherchons à savoir, mais les choses ne nous transmettent pas d'ordres directs. Elles se dressent plutôt sur notre chemin. Nous employons la ponte et sa fin pour tracer dans nos débris les index frêles qui dictent ses termes à la nécessité. Celle qui nous fait prendre notre place et jouer notre rôle de répliqueur. »

at ag ga ga tc tc tc ding ! 

Mathieu Bergeron est né dans le Bas-du-Fleuve en 1980. Il a publié *La suite informe* au Quartanier en 2008. Il enseigne la littérature au cégep et planche actuellement sur un premier roman.